

Lettres d'Héloïse à Pierre Abélard (1133) :

In : Héloïse & Abélard, *Lettres et vies*, Paris, Garnier-Flammarion, 1996 (édition d'Yves Ferroul : introduction, traduction, notes, bibliographie, chronologie).

1133 : Héloïse d'Argenteuil (née entre 1092 et 1101, morte en 1164) écrit à **Pierre Abélard** (1079-1142), après avoir reçu d'Abélard, "*par hasard*"(?!) puis lu son "*Histoire de mes malheurs*" (1133), une longue épître publique écrite à un ami, "*en consolation*" à ses propres misères, à la manière de Sénèque. L'argument d'Abélard est tout à fait classique : "*mon cher ami, tu peux le lire, j'ai souffert encore plus que toi*". A cette lettre qu'elle n'a pas reçue en personne, et qui pourtant la concerne de très près, Héloïse répond en prenant le contre-pied, avec une puissance mentale nettement supérieure : "*Pierre, mon cher ami, vois un peu comme moi aussi j'ai pu souffrir de mon côté. Et tiens-en un peu compte, s'il te plaît*".

Cette année-là, Abélard a quitté le misérable enfer de l'abbaye Saint-Gildas de Rhuys, en Bretagne, qui se résume pour lui à 6 années sinistres de réclusion à l'écart de tout (1127-1133). Dans un pays où chacun parlait encore gaélique, où les moines vivaient largement coupés de la population, hormis les lourds impôts qu'ils prélevaient sur marins et paysans du golfe du Morbihan. A Paris, Abélard enseigne à nouveau à l'abbaye Sainte-Geneviève (actuel lycée Henri IV), principal lieu d'enseignement avec l'abbaye Saint-Victor (actuel "campus Jussieu"), où il avait ses études dans sa jeunesse, sous l'enseignement de Guillaume de Champeaux (1070-1121), avec un autre illustre camarade : le grand mystique Hughes de Saint-Victor (1096-1141). Quant à Héloïse, désormais depuis 4 ans (1129), elle se trouve abbesse du "Paraclet". A sa fondation par Abélard, l'abbaye fut nommée d'après le grec "*Paraclet*", autre nom du "*Saint-Esprit*", un terme qui signifie avant tout "*l'Avocat*", soit "*l'Esprit*" démonique qui assiste dans son sort toute âme humaine, laquelle ne peut subsister sans lui, avant comme après la mort.

En effet : après la dispersion brutale des moniales d'Argenteuil, l'abbaye du Paraclet est fondée par Abélard en Champagne, sous la protection étroite de puissants et proches amis : la maison princière de Blois-Champagne, rivale étroite des rois capétiens de Paris, dont le domaine est alors d'extension ridicule (plus ou moins 2 départements). En 1129, la nouvelle abbaye se trouve confirmée par décret pontifical. C'est une des premières abbayes exclusivement féminines. Au Paraclet, Héloïse restera abbesse durant 34 ans : de 1130 à 1164, date de sa mort, à 72 ou 73 ans.

En 1133, date des ces lettres, Abélard a 54 ans, et Héloïse entre 32 et 41 ans (selon les dates retenues pour sa naissance, encore discutées). Par suite, depuis longtemps, ce ne sont plus des jeunes gens, spécialement pour l'époque. Désormais, ils sont mariés depuis 17 ans (**1116**), et leur fils « Astrolabe » (*sic*), né l'année de leur mariage, a aussi 17 ans. Comme les amants s'étaient mariés durant la grossesse d'Héloïse (alors âgée de 15 à 24 ans), et comme Abélard n'était pas prêtre mais seulement clerc universitaire, tout comme Héloïse, ils n'étaient nullement tenus de renoncer à une vie profane en prenant l'habit monastique. Sans les pressions exercées sur eux, évidemment énormes, et dont Abélard se fit assez passivement le relais sur sa femme, ils auraient parfaitement pu vivre ensemble avec leur enfant. Quant à l'attentat (castration au couteau) ordonné sur Abélard par contrat privé du chanoine Fulbert, l'oncle d'Héloïse, il date de 1117 : même bien tangible, si l'on peut dire, chaque jour pour Abélard, c'est déjà un fait ancien (16 ans),

qui n'empêchait en rien le couple de mener une vie commune, y compris pour les aspects sensuels. En effet : comme le fait valoir Héloïse avec grand esprit, le couple a depuis longtemps appris la saveur spéciale de la sublimation. Avec les moyens d'y frayer toutes les subtilités de la jouissance, subtilités avant tout spirituelles, même au plus profond de la chair.

Depuis cette époque, Héloïse est entrée en religion sous la contrainte. D'abord au cloître d'Argenteuil (1117-1122), où elle avait déjà passé son enfance. Puis au monastère du Paraclet fondé par Abélard en Champagne.

Cela avec l'appui (1122) du comte Thibaut IV de Blois-Champagne, protecteur du couple et de son mouvement spirituel et moral. Comme toute la famille de Blois-Champagne, Thibaut IV appuie maintes tendances déviantes, ou simplement hérétiques. De tout son pouvoir, immense, il appuie alors le tout récent Ordre du Temple, très largement créé et financé sa famille au début du XII^e siècle. Cela bien sûr en opposition à la récente puissance des rois capétiens, lesquels s'appuyaient avant tout sur le Saint-Siège pour assoir leur tout neuf pouvoir : un siècle seulement, quand l'essentiel de la haute noblesse était encore d'extraction carolingienne. A cette époque, l'ordre du Temple constitue un enjeu central (militaire, politique, spirituel), disputé entre la famille de Champagne, qui l'a créé depuis son territoire, et Bernard de Clairvaux, allié à la couronne française. Bernard a pour mission précise de soumettre à l'autorité de Rome ce nouveau mouvement, potentiellement très dangereux, et de le maintenir en même temps dans la mouvance des rois de France. C'est sur ce coup, au fond assez simple, qu'il a joué toute sa carrière. Au final, Bernard emporta le jeu en partie, comme c'est lui qui rédigea les statuts du nouvel Ordre, non sans maintes oppositions ou protestations...

Durant 7 ans, Héloïse est simple religieuse au Paraclet, puis en devient abbesse en 1129. **C'est donc une mère abbesse de 30 ou 40 ans qui écrit ces lettres ahurissantes.** Bref, c'est à présent une femme mûre et une puissance institutionnelle qui écrit ces lettres ouvertes, au mépris de toute décence : privée, morale, politique ou religieuse.

Ces lettres semblent intervenir après une longue période de silence. D'après le peu qui reste des documents, depuis la fondation du Paraclet (1122-1123). En 1127, Abélard a donc dû partir sept ans pour Saint-Gildas de Rhuys, grasse abbaye du Morbihan, peuplée de moines corrompus, où il connut une manière d'enfer personnel et professionnel, peuplé de luttes et de vétilles médiocres. Il semblerait qu'alors plusieurs de ses moines aient tenté de le supprimer physiquement.

En 1133, à présent Abélard, déjà âgé (du moins pour l'époque : 54 ans), est surtout occupé par son enseignement et son destin public en Europe, destin difficile. Dans les années suivantes, il tombera malade puis mourra sept ans après son échange de lettres avec Héloïse.

Six ans plus tard (1139), Abélard entre en **conflit ouvert avec** Bernard de Fontaine, dit "**Bernard de Clairvaux**", fondateur de l'ordre cistercien. Bernard est alors un des plus puissants personnages d'Europe. Un indice simple de sa toute-puissance: ce personnage, à coup sûr brillant mais encore bien plus ambitieux, fut canonisé en 1174, seulement 20 ans après sa mort

A l'époque, il est en mesure de faire élire le pape : son élève italien Bernardo Paganelli (pape "Eugène III", 1145-1153).

C'est aussi Bernard qui prêchera la II^e croisade à Vézelay (31 mars 1146), devant l'ensemble des ordres militaires (chevaliers de Saint-Lazare, de Saint-Jean, templiers) et une grande part des princes français. A Vézelay, se trouvent le roi Louis VII de France, sa femme Aliénor, duchesse d'Aquitaine, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes d'Auvergne, de Champagne et de Flandre, etc. Cette II^e croisade s'étend bientôt à l'Europe entière.

Après Vézelay, Bernard prêchera à Spire, devant Conrad III de Hohenstaufen, l'empereur germanique, son neveu Frédéric Barberousse, les ducs de Bavière, de Franconie (Allemagne centrale), de Lorraine (à l'époque bien plus large), de Souabe (actuelle Rhénanie), de Styrie (future Autriche) : soit l'essentiel des chefs de populations germaniques.

En "pays roman", le mouvement sera bientôt suivi par les royaumes de Castille et Léon, les comtés de Barcelone, de Montferrat (Italie du nord), de Portugal, de Provence, de Toulouse, etc... **Enfin** : la II^e croisade prêchée par Bernard est aussi à l'origine du mouvement de colonisation germanique vers l'est de l'Europe. En effet, les Saxons, réticents à partir en Terre Sainte, préfèrent de loin porter la croisade en Poméranie et les pays baltes, à l'époque encore païens. C'est l'origine de l'Ordre teutonique, par suite de la formation de l'Etat prussien et, au-delà, de l'expansion germanique en Europe de l'Est jusqu'au "III^e Reich" (Hongrie, Lituanie-Pologne, Pays baltes, Roumanie, Russie blanche, Russie occidentale, Ukraine de l'ouest). Au passage, les incursions allemandes donnèrent lieu à de multiples pogroms de juifs, au point que Bernard dut intervenir en personne pour arrêter les massacres. **Seule l'Angleterre** échappe provisoirement au mouvement de croisade. Cela, à cause d'une guerre civile générale pour la succession au trône. Une génération plus tard, l'Angleterre se jettera à son tour dans la croisade, avec Richard Coeur de Lion. Nouveau désastre.

Dans les lettres conservées de Bernard, sa haine pour Abélard saute aux yeux : au-delà du classique anathème, elles constituent un véritable appel à la chasse et au meurtre. L'année qui suit l'ouverture du conflit (1140), Abélard se trouve condamné par le Concile de Sens. A ce moment-là, c'est l'émeute générale dans la ville. Mais Bernard de Clairvaux parvient malgré tout à se faire nommer secrétaire du Concile. Autrement dit, c'est lui qui obtient la main sur la transcription des débats.

Déjà, en **1121**, Abélard avait été condamné au **Concile de Soissons**, pour ses positions sur la Trinité. Autrement dit : entre autres, sur la description précise du "Saint-Esprit". Après cette nouvelle condamnation, Abélard décide de partir à Rome pour protester auprès du Pape.

Sur la route de Rome, l'abbé auvergnat Pierre de Montboissier, dit "**Pierre le Vénérable**" (1093-1156), 9^e abbé de Cluny, le recueille dans l'enceinte de l'immense abbaye. Il semblerait, selon les traces écrites, que Montboissier ait été un camarade d'études d'Héloïse, donc plus ou moins de son âge. A son ami Abélard, Pierre de Montboissier a offert un refuge providentiel : à Cluny, Abélard se trouve protégé par l'énorme puissance de l'ordre bénédictin, celle que précisément Bernard de Clairvaux souhaite abattre avec l'ordre rival qu'il a fondé, Cîteaux. Au sein de la curie romaine, lieu de dangers et d'intrigues innombrables, la condamnation d'Abélard semblait assez sûre, au moins du fait de Bernard de Clairvaux. C'est donc Pierre de Montboissier, diplomate raffiné, qui intercède pour Abélard et parvient à une conciliation (de pure surface), avec son ennemi Bernard de Clairvaux. Désormais, Abélard ne sera plus inquiété, pourvu qu'il se tienne tranquille, et surtout silencieux ;

A la fin de 1240, malade, clairement épuisé, Abélard rentre à Paris et se retire au cloître Saint-

Marcel, dans l'actuel quartier des Gobelins. Il y meurt deux ans après, à l'âge de 62 ou 63 ans (21 avril 1142).

A sa mort, Héloïse a entre 40 et 50 ans. C'est Pierre le Vénérable qui, par lettre, lui apprendra la mort d'Abélard (1143). L'année suivante (1144), on ramène la dépouille d'Abélard au monastère du Paraclet. Alors, Héloïse écrit à nouveau à Pierre le Vénérable. Elle sollicite une prébende de Cluny pour leur fils Astrolabe, alors âgé de 28 ans.

Héloïse mourra 22 ans après, en 1164, âgée selon l'hagiographie de 63 ans (même âge qu'Abélard à sa mort). Mais plus probablement un peu plus tard : à l'âge de 71 ou 72 ans.

Elle avait été enfermée comme moniale depuis l'âge de 16 ans, soit **56 ans** jusqu'à son décès (1117-1164), dont 34 ans (1130-1164) comme abbesse au Paraclet.

1ère lettre d'Héloïse :

Dédicace :

*A son seigneur, ou plutôt à son père,
à son époux, ou plutôt à son frère,
sa servante, ou plutôt sa fille,
son épouse, ou plutôt sa soeur,
à Abélard,
Héloïse*

"Dieu m'en est témoin, si Auguste, le maître de l'Univers, m'avait jugé digne de l'honneur d'être son épouse et assuré la possession perpétuelle du monde entier, j'aurais trouvé plus précieux et plus digne d'être appelé ta putain plutôt que son impératrice. " (p. 100)

"Quelle femme mariée, quelle jeune fille ne te désirait en ton absence, ne brûlait en ta présence ? Quelle reine, quelle grande dame ne jalousait mes joies et mon lit ? " (p. 101)

"Je le reconnais, tu possédais en particulier deux dons qui pouvait t'attirer instantanément le coeur de n'importe quelle femme, savoir composer des vers et chanter : nous le savons bien, ces dons manquent totalement aux autres philosophes. Grâce à eux, tu te détendais des fatigues philosophiques comme en jouant, et tu as laissé de nombreuses chansons au mètre et au rythme amoureux. L'exquise douceur de leurs paroles et de leurs musiques les faisait chanter souvent et plaçait continuellement ton nom dans la bouche de tout le monde. Les illettrés eux-mêmes, charmés par la douceur de tes mélodies, ne pouvait pas ne pas se souvenir de ton nom. Telle est la principale raison pour laquelle les femmes aspiraient à ton amour. Et comme la plupart de ces chansons chantaient nos amours, en un éclair elles répandirent mon nom dans plusieurs régions et excitèrent contre moi la jalousie de nombreuses femmes." (p. 102)

"Donne une seule raison, si tu le peux, qui explique pourquoi, après notre commune entrée en religion, dont toi seul a pris la décision, tu m'as tellement délaissée et oubliée que je n'ai ni ta présence et ta parole pour me donner courage, ni une lettre de toi pour me consoler de ton absence. Dis-le, si tu le peux, ou alors je te dirai ce que j'ai en tête, et ce que tout le monde

soupçonne : tu t'es lié à moi plus par concupiscence que par affection, par ardeur sensuelle plus que par amour. Et donc, lorsque tes désirs s'éteignirent, toutes les attentions qu'ils suscitaient s'évanouirent également. Voilà, mon bien-aimé, moins ce que je conjecture que ce que tous pensent, moins mon avis propre que l'avis commun, moins une opinion privée que l'opinion publique." (p. 102)

"Comment puis-je attendre que tu sois généreux en actes si tu te montres si avare en paroles ? J'avais cru avoir vraiment acquis beaucoup de mérite à tes yeux, puisque j'avais tout accompli pour toi et que je persévère aujourd'hui surtout pour t'obéir. J'ai entraîné ma tendre jeunesse dans la dureté de la vie monastique, non par dévotion mais seulement parce que tu l'avais ordonné : si cela n'est d'aucun mérite, juge combien j'ai souffert en vain. C'est une action pour laquelle je n'ai rien à attendre de Dieu, puisque je n'ai rien fait par amour pour Lui.

(...)

En prenant l'habit, je t'ai suivi quand tu te précipitais dans les bras de Dieu, ou plutôt je t'ai précédé. (...)

Or, Dieu le sait, je n'aurais pas, moi, hésité à te précéder ou à te suivre, sur ton ordre, même si tu te précipitais dans un volcan. < *Empédocle* > Car mon coeur n'était pas avec moi, mais avec toi, et, aujourd'hui surtout, il n'est nulle part. Il ne peut vraiment pas exister sans toi. Mais, je t'en conjure, fais qu'il se trouve bien avec toi. Il sera bien avec toi s'il te trouve bienveillant, si seulement tu lui rends grâce pour grâce, de petites choses pour des grandes, de petites choses pour des grandes, des paroles à la place des actes. " (p. 103)

= !!

"Souviens-toi, je t'en conjure, de ce que j'ai accompli, et considère la grandeur de ta dette. Quand je jouissais des voluptés charnelles avec toi, la plupart doutaient de ma motivation : l'amour ou la concupiscence. Aujourd'hui le dénouement de l'aventure prouve dans quel esprit je l'ai débutée : je me suis interdit toutes les voluptés pour obéir à ta volonté ; je ne me suis rien gardé, si ce n'est de me faire toute à toi aujourd'hui.

Vois quelle est ton ingratitude si tu récompenses le moins, voire pas du tout, celle qui a mérité le plus, d'autant plus que ce qui t'est demandé est minime et très facile pour toi. C'est pourquoi, je t'en conjure, par ce même Dieu à qui tu t'es consacré, rends-moi ta présence comme cela t'est possible : en m'écrivant pour me consoler ; au moins pour que, ainsi soutenue, je me consacre au service de Dieu de ton mon élan. Lorsque, autrefois, tu m'attirais aux voluptés honteuses, tu me submergeais de fréquents courriers, tes nombreuses chansons plaçaient le nom d'Héloïse dans la bouche de tous. Toutes les places publiques, toutes les demeures particulières résonnaient de mon nom. Ne serait-ce pas plus juste de m'exciter maintenant à l'amour de Dieu qu'alors au plaisir ?

Considère, je t'en conjure, ce que tu dois, regarde ce que je demande.

Je conclus brièvement cette longue lettre : adieu, mon unique." (p. 104)

*

2ème lettre d'Héloïse :

"Je voudrais faire une digne pénitence de ma faute afin de compenser en quelque sorte par la longueur de ma contrition et de ma pénitence la souffrance de ta blessure. Ce que tu as souffert un instant dans ton corps, que je le supporte toute ma vie, comme il est juste, par le remords de

mon esprit, et que je puisse au moins te payer ma dette, si je ne le peux à Dieu. Car s'il faut reconnaître la faiblesse de mon pauvre coeur, je trouve pas un repentir qui me vaudra d'apaiser Dieu. D'ailleurs je L'accuse toujours d'extrême cruauté pour cette injustice, je reste hostile à Son action, et je L'offense par mon indignation plus que je ne L'apaise en Lui donnant satisfaction par mon repentir." (p. 123)

"D'autant que ces voluptés chères aux amants que nous avons goûtées ensemble me furent douces et que je ne peux ni les détester ni les chasser de ma mémoire. Où que je me tourne, elles s'imposent à mes yeux avec les désirs qui les accompagnent. Même quand je dors elles ne m'épargnent pas leurs illusions. En pleine solennité de la messe, lorsque la prière doit être la plus pure, les représentations obscènes de ces voluptés captivent totalement si bien mon âme que je m'abandonne plus à ces turpitudes qu'à la prière. Alors que je devais gémir des fautes commises, je soupire plutôt après les plaisirs perdus. Non seulement les actes réalisés, mais aussi les lieux et les moments où je les ai vécus avec toi sont à ce point fixés dans mon esprit que je refais tout avec toi dans les mêmes circonstances, et même dans mon sommeil ils ne me laissent pas en paix. Souvent les pensées de mon coeur peuvent être comprises aux mouvements de mon corps, des mots m'échappent malgré moi." (p. 124) - cf. *Confessions* d'Augustin, X

"Ils me disent chaste, ceux qui n'ont pas compris mon hypocrisie. Ces aiguillons de la chair, ces embrasements de la luxure, l'ardeur juvénile de mon âge et l'expérience des plus agréables voluptés les accroissaient beaucoup, leur assaut était d'autant plus fort qu'ils me trouvaient plus faible. On attribue à la vertu la pureté de la chair : comme la vertu ne vient pas du corps mais de l'âme, je reçois les louanges des hommes mais je ne mérite rien de Dieu, Lui qui qui éprouve le coeur et les reins (*Ps.*, VII, 10) et voit ce qui est caché." (p. 124-125)